

Faire revivre le passé

Hélène Brodeur

Number 30, Spring 1984

Pédagogie des arts et de la culture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43656ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brodeur, H. (1984). Faire revivre le passé. *Liaison*, (30), 46–47.

Faire revivre

par
Hélène Brodeur

Lorsque la vie m'a accordé le loisir de me livrer à l'écriture, quoique je me rappelais fort bien des récits de mon enfance, je me suis aperçue que je ne savais pas où les situer dans le temps et dans l'histoire.

Afin d'écrire un récit qui soit vivant, il faut en savoir bien plus long qu'on en dira. Écrire c'est avant tout faire des choix. . .

Le roman historique est un genre qui m'a toujours plu. Lorsque la recherche est faite de façon sérieuse, c'est une façon agréable d'apprendre non seulement l'histoire au sens large du mot, mais également ce qu'était la vie quotidienne du temps. C'est avec grand plaisir que j'avais lu les livres d'André Maurois et la série des *Rois maudits* de Maurice Druon.

Les circonstances de ma jeunesse ont voulu que je devienne en quelque sorte dépositaire de la tradition orale de la région. Dans l'Ontario-Nord du temps de la dépression où j'ai grandi, il n'y avait pas de radio et les cinémas ne se trouvaient que dans quelques villes; la télévision ne serait inventée que vingt ans plus tard. Pour se distraire, les gens avaient l'habitude de se réunir les uns chez les autres durant les longues soirées d'hiver pour jouer aux cartes, chanter, et pour raconter des histoires. Moi qui étais trop petite pour prendre part à ces activités, je me contentais d'écouter attentivement. Quel enfant n'aime pas se faire raconter des histoires?

J'ai donc grandi avec la tête farcie de tous ces récits et je m'étais dit qu'un jour, je les mettrais sur papier afin qu'ils ne se perdent point. Beaucoup de ces anecdotes ne se trouvent d'ailleurs consignées dans aucun document d'archives. Lorsque la vie m'a accordé le loisir de me livrer à l'écriture, quoique je me rappelais fort bien des récits de mon enfance, je me suis aperçue que je ne savais pas où les situer dans le temps et dans l'histoire.

Je me suis mise alors à lire tous les livres de référence que j'ai pu me procurer sur le sujet. Puis, je me suis rendue dans le Nord de l'Ontario pour y lire les journaux d'époque. On y découvre non seulement les grands événements du temps, mais aussi une foule de petits détails de la vie quotidienne, les préoccupations de l'époque, quel tempérament il faisait à une date déterminée, et même, par les annonces commerciales, comment les gens s'habillaient, quels appareils domestiques et quels moyens de transport ils avaient à leur disposition.

À la bibliothèque de Timmins, j'ai consulté la collection complète du *Porcupine Advance*, journal publié à partir de 1912, c'est-à-dire trois ans après la découverte de l'or dans la région. Aussi, à Cochrane et au musée de Matheson, j'ai découvert des récits inédits, des procès-verbaux d'assemblées du *Women's Institute*, et d'autres documents. Enfin, j'ai visité plusieurs municipalités, où j'ai enregistré, sur ruban magnétique, plus de dix-huit heures d'interviews avec des

personnes âgées qui avaient vécu dans la région avant la guerre de 1914, et pendant les premières années de la guerre. À la suite de cette recherche, j'ai pu commencer à rédiger le premier livre, *La quête d'Alexandre*.

Afin d'écrire un récit qui soit vivant, il faut en savoir bien plus long qu'on en dira. Écrire c'est avant tout faire des choix : choisir ce que l'on va dire et ce qu'on laissera à l'imagination du lecteur. Nous connaissons tous des gens qui sont ennuyants comme interlocuteurs. Leurs histoires sont trop longues et comportent une foule de détails inutiles qui rendent la conversation laborieuse. Il en est ainsi lorsqu'on écrit, surtout lorsqu'on veut faire revivre une époque révolue. Il s'agit de tourner l'éclairage vers les détails essentiels de la vie des personnages, vers les événements marquants de l'époque. Si l'on fait les bons choix, le livre sera intéressant.

Lorsque je me suis mise à écrire cette trilogie que j'ai appelée *Chroniques du Nouvel-Ontario*, j'ai voulu faire état des trois vagues d'immigration successives des francophones depuis le Québec vers le nord de l'Ontario et recréer le milieu social de l'époque. On définit le roman comme une œuvre d'imagination, mais en fait il peut être plus vrai que l'histoire tout court. Il nous fait pénétrer dans l'intimité des personnages de cette époque-là et fait état de leurs espoirs et de leurs déceptions, de leurs ambitions et de leur façon collective de voir les choses.

Le chercheur doit éviter de faire penser et agir ses personnages comme ils se comporteraient aujourd'hui. Le lecteur doit également s'abstenir de juger ces personnages avec des idées de la huitième décennie du 20^e siècle alors qu'ils vivaient au cours de la deuxième décennie. Des décisions qui peuvent aujourd'hui paraître mélodramatiques à nos yeux, étaient tout à fait courantes alors. Ainsi, à la fin du premier volume, lorsqu'Alexandre fait vœu de devenir missionnaire en Afrique, il ne faisait que suivre les mœurs de son époque où la foi était plus simple, où le divorce était accordé par le Sénat — donc inaccessible aux petites gens. De plus, les personnes en situation irrégulière étaient alors soumises à un ostracisme social qu'il nous est difficile d'imaginer.

Pour rappeler brièvement l'histoire du Nord de l'Ontario, avant la construction du chemin de fer, il n'y avait dans cette région que quelques postes de traite de fourrures et des tribus indiennes qui vivaient de chasse et de pêche. Lorsque les travaux de la construction du chemin de fer débutèrent en 1902, les gens, tant Anglais que Canadiens-français sont venus pour y travailler. Durant la construction de ce même chemin de fer, on fit la découverte des mines d'argent de Cobalt et des

le passé

mines d'or de Kirkland Lake et de Porcupine. Les gens affluèrent alors de partout et ce fut le début des établissements permanents dans cette région.

C'est ce que j'ai voulu raconter dans le premier volume, *La quête d'Alexandre*.

La deuxième vague d'immigration commence après la guerre de 1914-1918 suite aux activités des missionnaires-colonisateurs. On m'a reproché d'avoir été dure envers ces missionnaires. Il n'y a pas de doute qu'ils aient été animés d'excellentes intentions. Avec l'appui des gouvernements fédéral et provinciaux, ils ont voulu enrayer l'hémorragie des nôtres vers les États-Unis. On estime qu'entre 1850 et 1920, deux millions de Canadiens français émigrèrent vers ce pays où, d'après le clergé, ils perdaient leur langue et leur foi.

Cependant, on a incité des familles à se déplacer pour s'établir sur des terres qui n'étaient pas cultivables à cause du climat. L'historien Gaétan Vallières mentionnait qu'en 1922, les services météorologiques avaient établi que, dans cette région, il y avait eu exactement 28 jours sans gel. Malgré l'enthousiasme de ces bons Pères qui prêchaient qu'il suffisait d'être vertueux, frugal et ardent au travail pour réussir à se faire une vie acceptable, la rigueur du climat et le manque de débouchés pour les produits de la ferme prouvaient vite le contraire. Les mêmes conditions s'appliquaient d'ailleurs à l'Abitibi qui fut colonisée à la même époque.

Ceux qui sont venus s'établir durant les années 20 n'eurent pas trop à souffrir. Il y avait beaucoup de travail dans les mines, dans les chantiers et dans la construction. Mais pour les pauvres gens qu'on y amena durant la Dépression, pour débarrasser les villes industrielles du Sud des chômeurs qui y affluaient, à la recherche d'un emploi introuvable, ce fut tragique. Ce fut la diaspora, une véritable déportation vers la Sibérie.

C'est ce que j'ai voulu raconter dans le deuxième volume, *Entre l'aube et le jour*.

C'est aussi en faisant la recherche pour le second volume que j'ai eu la chance de découvrir des sources d'information oubliées et que j'ai eu la satisfaction d'y consigner des renseignements qui ne se trouvent nulle part dans des documents écrits. Je m'étais heurtée à un obstacle auquel je m'attendais pas, lorsque j'ai appris qu'à cette époque on ne gardait pas de rapport verbatim — comme on le fait aujourd'hui — des délibérations des assemblées législatives provinciales. Tout ce qu'il y avait dans la bibliothèque à Queen's Park, c'était un album où un commis du temps avait collé tous les articles qu'il avait recueillis dans les journaux de la province où on rapportait ce qui se passait en Chambre.

Par hasard, en lisant une lettre à l'éditeur du *Devoir*, j'ai appris que Monsieur le juge Allibert Saint-Aubin de Sudbury avait été témoin de certains débats historiques à Queen's Park. Il était, de 1925 à 1928, étudiant en Droit à l'Université de Toronto et pour aider à payer ses études, il travaillait comme **Special Sessional Messenger** à l'Assemblée législative.

Je me suis rendue à Sudbury où il est maintenant à sa retraite. J'y ai trouvé un vieillard alerte,



La construction d'un pont sur la Frédérickhouse pour le National Transcontinental, ca1912-1914 (Photo : CRCCF ; Ph56-3, Collection Northland Post, Cochrane)

portant allègrement ses quatre-vingt-deux ans. Sa mémoire était restée très fidèle et c'est lui qui m'a décrit la scène que j'ai racontée aux pages 50 et 51 de *Entre l'aube et le jour*.

Découvrir des sources inattendues de renseignements, voir se dérouler les événements du passé, voir les gens d'alors se débattre avec des problèmes qu'ils tentent de résoudre, alors que nous connaissons ce qui est arrivé, voilà ce qui est fascinant pour le chercheur. Il y a toujours un élément de chance. Je ne puis que souhaiter qu'elle me soit favorable alors que j'aborde la recherche pour le troisième volume, qui couvrira les années 1940 à 1965.★